

R. M. Rilke

La deuxième élégie de Duino

traduit de l'allemand
par Bertrand Badiou et Jean-Claude Rambach

Chaque ange est terrible. Et pourtant, malheur à moi,
je chante vers vous, presque mortels oiseaux de l'âme,
sachant ce que vous êtes. Où sont les jours de Tobie,
lorsque des plus radieux il en était un devant la simple porte,
un rien déguisé pour le voyage et n'effrayant déjà plus ;
(jeunhomme pour le jeunhomme, avec quelle curiosité il regardait
au dehors).

Si l'archange entrait à présent, le dangereux, de derrière les étoiles
d'un seul pas ici-bas, chez nous : sur-
battant notre propre cœur nous abattrait. Qui êtes-vous ?

Accomplis matinaux, vous les choyés de la création,
chaînes de hauteurs, crêtes aurorales
de toute genèse, — pollen de la divinité florissante,
articulations de la lumière, couloirs, escaliers, trônes,
espaces des essences, blasons des délices, tumultes
d'un sentiment de tempétueux ravissement et soudain, isolés,
miroirs : ceux et ceux qui épanchent leur propre beauté
la puisent à nouveau pour leur propre visage.

Car nous, où nous sentons, volatilisons ; hélas nous
nous expirons et exhalons ; de braise en braise
nous donnons une plus faible odeur. Alors quelqu'un nous dit bien :
oui, tu passes dans mon sang, cette chambre, le printemps
s'emplit de toi... Rien n'y fait, il ne peut nous tenir,
nous nous évanouissons en lui et pour lui à l'entour. Et ceux qui sont
ô qui les retient ? Sans cesse l'apparence se lève beaux,
sur leur visage et s'en va. Comme la rosée de l'herbe précoce
s'élève de nous ce qui est nôtre, comme la chaleur d'un
plat chaud. O sourire, vers où ? O regard :
neuve, chaleureuse, vague du cœur échappée — ;
malheur à moi : *c'est* donc nous. L'espace sidéral
dans lequel nous nous dissolvons a-t-il bien notre goût ? Les anges ne
vraiment qu'eux-mêmes, ce qui s'épanche d'eux, recueillent-ils
ou parfois s'y trouve-t-il, comme par mégarde, un peu
de notre essence ? Sommes-nous autant peu
mêlés à leurs traits que le vague aux visages
des femmes enceintes ? Ils ne le remarquent pas dans le tourbillon
de leur retour à eux-mêmes. (Comment le remarqueraient-ils.)

Les amants pourraient, s'ils s'y entendaient, dans l'air nocturne
parler merveilleusement. Car il paraît que tout nous
dissimule. Vois, les arbres *sont* ; les maisons
que nous habitons subsistent encore. Nous seuls
passons devant tout comme un échange en l'air.
Et tout s'accorde à nous taire, mi par
honte peut-être, mi par indicible espoir.

Amants, à vous les satisfaits l'un dans l'autre,
je demande ce qu'il en est de nous. Vous vous saisissez. Avez-vous des
Voyez, il arrive que mes mains se comprennent preuves ?
l'une l'autre ou que mon visage
usagé se garde en elles. Cela me donne un peu
de sensation. Mais qui pour autant oserait *être* ?
Et vous qui dans le ravissement de l'autre
grandissez jusqu'à ce que subjugué
il vous implore : pas *plus* — ; qui sous vos mains
vous enrichissez comme les années à raisins ;
qui souvent passez, juste parce que l'autre
a totale main mise : c'est à vous que je demande ce qu'il en est de nous.
Je sais,
vous vous touchez avec tant de félicité parce que la caresse retient

et l'endroit ne se flétrit pas, que vous les tendres recouvrez ; parce qu'en dessous vous ressentez la pure durée. Ainsi vous vous promettez l'éternité presque par l'étreinte. Et pourtant, lorsque vous dépassez la terreur des premiers regards et la nostalgie près de la fenêtre, et la première promenade commune, *une* fois par le jardin : amants, alors *est-ce* vous encore ? Lorsque vous vous levez et portez aux lèvres l'un de l'autre — : boisson à boisson : ô combien le buvant échappe alors étrangement à son acte.

Ne vous a-t-elle pas étonnés sur les stèles attiques la prévoyance des gestes humains ? amour et adieu n'était-il pas si légèrement posé sur les épaules, comme s'il était fait d'une autre étoffe que chez nous ? Rappelez-vous ces mains, comme elles reposent sans peser, bien que la force habite les torsos. Ces maîtres savaient en cela : jusque-là c'est nous, *ceci* est nôtre, de nous toucher *ainsi* ; avec plus de vigueur les dieux nous poussent. Mais cela c'est l'affaire des dieux.

Si nous aussi pouvions trouver, pur, contenu, étroit, de l'humain, une bande de nos pays fruitiers entre fleuve et pierraille. Car notre propre cœur nous déborde encore comme eux. Et nous ne pouvons plus le suivre des yeux dans des formes qui le calment, ni dans des corps divins, dans lesquels, plus grand, il se donne sa mesure.